

## Lionel Groulx

Guy Frégault

Volume 22, Number 1, juin 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302747ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302747ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

### ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Frégault, G. (1968). Lionel Groulx. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 22(1), 3–16. <https://doi.org/10.7202/302747ar>

## LIONEL GROULX \*

Il y a aujourd'hui parmi nous une place vide, et personne ne peut la remplir. Ce n'est pas parce que l'homme qui nous a quittés il y a un an avait manqué de prévoyance. Contrairement à nous, qui écoutions avec une incrédulité tranquille les propos dont il accompagnait la publication de "son dernier ouvrage" — il est vrai qu'il a tenu ces propos plus d'une fois — il ne se regardait pas lui-même comme une institution impérissable. Nous savions, bien sûr, que Lionel Groulx disparaîtrait un jour; ou plutôt, notre logique le savait, mais nous l'aimions trop pour que nos sentiments consentissent à s'en persuader: aussi remettons-nous à plus tard, aussi bien que la chose, l'ennui d'y penser. Pas lui. Lorsque je l'ai connu, voici maintenant trente ans, il se cherchait déjà, selon son expression, un successeur. Il avait pressenti deux ou trois de ses élèves lorsqu'il me trouva au pied de sa chaire, à l'Université de Montréal, en 1938.

Ce n'est toutefois pas un homme, ce n'est pas un "successeur" unique que le chanoine Groulx devait laisser dans son sillage. Après lui, c'est une constatation qu'on a déjà faite, il ne pouvait plus se lever d'historien national du Québec et du Canada français. L'évolution des méthodes de travail, l'organisation de la recherche et le développement d'abord hésitant, puis accéléré des cadres universitaires allaient imposer aux études historiques un caractère de plus en plus technique et de plus en plus collectif. Chacun peut cultiver ses petites vanités et nourrir ses petites revendications; il n'en reste pas moins que notre temps est celui où les équipes succèdent aux grandes personnalités et les écoles, aux maîtres prestigieux. Fait plus important encore, ce qui se passe, ce qui s'est passé dans le domaine des disciplines histo-

---

\* Allocution prononcée au dîner annuel de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, le 11 mai 1968, au Centre récréatif Maisonneuve de Montréal.

riques s'est également produit à l'échelle de la société tout entière. Que ce soit au sein d'entreprises ou d'institutions, des groupes de techniciens plus ou moins obscurs, plus ou moins anonymes prennent la relève des chefs solitaires, pour analyser les idées, élaborer les projets ou réaliser les programmes. Nous sommes à l'époque des ingénieurs. Ce phénomène, qui devait forcément nous atteindre, s'assimile assez bien à une révolution. Et toute révolution — je précise que je pense aux révolutions qui réussissent, puisque même les érudits n'évoquent guère les autres — laisse derrière elle des nostalgies légitimes sur la voie du progrès qu'elle promet. Nous avons eu Garneau. Nous avons eu Lionel Groulx. Nous n'aurons plus d'historien national.

Puisqu'il s'agit aujourd'hui de dégager l'essentiel de la vie et de la pensée de Lionel Groulx, je voudrais — me servant de ses propres paroles aussi souvent que possible, esquissant, en somme, ce qui voudrait être un "Lionel Groulx par lui-même" — signaler combien il a été un homme de son temps et combien il a dominé son temps en exprimant certaines réalités fondamentales du Québec et du Canada français.

## I

Le Québec de 1878, dans lequel naît Lionel Groulx, est une petite province de 1,300,000 habitants, dans un Canada qui se décerne en français — c'est-à-dire en traduction — le titre de "puissance", bien que sa population dépasse à peine le chiffre de quatre millions. Cette année-là, sir John-A. Macdonald reprend le pouvoir à Ottawa. Une crise politique éclate à Québec, et un parlementaire propose en Chambre l'abolition du Conseil législatif. Il n'y a que sept ans que Papineau est disparu. Mgr Bourget vit toujours. Mgr Laflèche est évêque de Trois-Rivières. L'abbé Casgrain et Joseph Marmette régissent les lettres. Octave Crémazie n'est pas encore mort. Louis Fréchette termine sans éclat une brève carrière politique et gravit le Parnasse, où, deux ans plus tard, un prix de l'Académie française va l'installer à demeure. Pamphile LeMay commet *Picouoc le Maudit*. William Chapman est un jeune homme de 28 ans. On éprouve l'impression de se trouver devant un manuel d'histoire

du Canada dont il resterait à lire la moitié et en présence d'un précis de littérature canadienne-française ouvert au deuxième ou troisième chapitre.

Lionel Groulx est d'une famille de petits paysans durs à l'ouvrage. Un grand drame collectif marqua son enfance : celui de l'écrasement des Métis de l'Ouest et de l'exécution de Louis Riel. Quelqu'un a écrit que les nombreuses réunions publiques dont cette crise occasionne la tenue partout au Québec se terminent par la *Marseillaise*. "Il fait erreur, me confie un jour l'abbé Groulx. Ce couplet, je l'ai entendu ; je l'ai chanté. L'air était bien celui de la *Marseillaise*, mais non les paroles." Et de me les citer, sans hésitation :

Enfants de la Nouvelle-France,  
Douter de nous n'est plus permis.  
Au gibet, Riel se balance,  
Victime de nos ennemis.

Quand l'enfant entre au collège, c'est un événement. À la fin de ses classes, il hésite entre le droit et les ordres. Il choisit de devenir prêtre. Non pas que le ministère paroissial l'attire : ce n'est que lorsque tout va mal — André Laurendeau le note dans sa brochure — qu'il parle de "se faire curé". Mais l'enseignement le passionne. Attention ! je ne veux pas créer, ici, d'équivoque. La spiritualité de Groulx a toujours été très élevée. Il signe : "Lionel Groulx, prêtre". Sa foi est absolue, elle a quelque chose d'immense. En l'observant, on évoquait malgré soi le mot de Stuart Mill : "Un homme qui a la foi est une force sociale égale à celle de 99 hommes qui n'ont que des intérêts."

Né d'un milieu modeste, il portera presque toute son élégance à l'intérieur, ce qui vaut beaucoup mieux que de se la commander tout entière chez son tailleur. La société dans laquelle il grandit est conservatrice, traditionaliste et coiffée d'une oligarchie habile à défendre des privilèges qui lui sont, au reste, assez rigoureusement mesurés. Cet "Establishment" est loyaliste. En 1949, l'abbé Groulx rapporte : "Les hommes de mon âge ne l'ont pas oublié : dans nos célébrations patriotiques d'il y a quarante à

cinquante ans, quelle est la vertu civique la plus volontiers exaltée par nos orateurs politiques et académiques? L'amour du pays, le culte de la langue et de la culture originelle? Non pas, mais la loyauté canadienne-française à la couronne britannique <sup>1</sup> !”

Dire de cette oligarchie qu'elle vit comme elle pense serait lui faire un peu trop d'honneur: elle ne pense guère; mais elle agit comme elle parle. Et cela devient révoltant. Lionel Groulx en est justement révolté. Dans son *Histoire du Canada français*, il cite, approbateur, Henri Bourassa: “Il n'y a pas une atteinte portée à la langue française, à l'école catholique et française, aux droits de l'Église et de la race qui n'ait trouvé ses apologistes chez nous, et parmi les plus huppés des nôtres...<sup>2</sup>” Il a jugé notre bourgeoisie “gangrenée”. “On l'a vue, jette-t-il, s'angliciser autant qu'elle l'a pu. Non seulement elle a dirigé ses enfants vers les maisons d'éducation anglaises, dont elle faisait quelquefois la fortune; elle a tenté l'assaut de [quelques-uns de nos établissements] pour y faire triompher, si possible, ses exigences tyranniques, ses mondanités, son anglomanie de mœurs et d'esprit <sup>3</sup>.” Il a en très médiocre estime nos “élites” traditionnelles. En 1948, il va jusqu'à se demander: “Où se recrutent les jeunes gens qui réussissent le mieux dans leurs études? Parmi les fils de professionnels, qui seraient censés apporter, de leur foyer, un premier bagage de culture? Ne serait-ce pas plutôt parmi les fils de paysans ou d'ouvriers, enfants, jeunes gens qui sont partis de zéro <sup>4</sup>?”

Il a osé s'élever contre l'oligarchie et contre les idoles — j'allais dire: les fétiches — de l'oligarchie. Celle-ci, avec la sottise qui est normale chez elle, a voulu le discipliner. Dans ses cours, il avait révoqué en doute la pérennité de l'empire britannique et de la Confédération; il avait dirigé la célèbre enquête de l'Action française sur “Notre avenir politique”. Déjà, ainsi qu'il le raconte avec bonne humeur, “pour avoir refusé à l'empire britannique... les promesses de la vie éternelle”, il avait, sur la foi d'un dossier

<sup>1</sup> *Pour bâtir* (Montréal, 1953), 15.

<sup>2</sup> *Histoire du Canada français* (2 vol., Montréal, 1962), 2: 323.

<sup>3</sup> *Notre avenir politique* (Montréal, 1923), 246.

<sup>4</sup> *Pour bâtir*, 45.

établi, bien entendu, par un compatriote plein de zèle, failli voir sa candidature écartée à la Société Royale. L'aventure fut plus sérieuse lorsqu'il demanda à l'Université de passer du statut de professeur à la leçon à celui de professeur régulier. Ne s'avisa-t-on pas d'exiger qu'il s'engageât, sous sa signature, "à respecter le régime confédératif et à ménager les légitimes susceptibilités" des anglophones <sup>5</sup>? De cette lutte dont il sortit vainqueur, il devait garder un souvenir amer. Près de vingt ans après, il déclarait: "Il n'existe pas deux sortes d'histoire; je n'en connais qu'une: l'histoire objective, véridique. Et, pour ma part, j'ai déjà dit à quelques messieurs de l'Université [de Montréal] qui me mettaient le couteau sur la gorge, que, selon mes modestes moyens et dans le plein usage de ma liberté et de mon droit, je n'en écrirais jamais d'autre <sup>6</sup>."

Le milieu social dans lequel il a évolué a marqué de plus d'une façon sa carrière d'historien. Tout d'abord, celle-ci a débuté assez tardivement. Lionel Groulx a 37 ans lorsqu'il fait ses premiers cours à l'Université. Sans doute possède-t-il une solide culture générale, mais il n'a guère appris son métier. D'Europe, où il a séjourné trois ans, il est revenu avec un doctorat en philosophie et un doctorat en théologie, obtenus l'un et l'autre à Rome; il est aussi rentré avec une ébauche de thèse sur le parler canadien-français, étude commencée à Fribourg, durant l'année qu'il y a consacrée aux lettres.

Ensuite, il donne son enseignement dans des conditions peu favorables au travail scientifique. Il lui faut longtemps gagner sa vie en dehors de l'Université. *L'Action française* l'accapare. Pour la plupart, ses livres sont faits de conférences et de discours. Même son "magnum opus", son *Histoire du Canada français*, a d'abord été conçu pour les auditoires de la radio. Et l'éloquence le séduit. Plusieurs de ses héros sont des orateurs: Mercier, par exemple <sup>7</sup>, Henri Bourassa surtout, qu'il présente ainsi: "Fils de l'artiste Napoléon Bourassa, petit-fils de Papineau, fortement

<sup>5</sup> André Laurendeau, *Nos maîtres de l'heure: l'abbé Lionel Groulx* (Montréal, 1939), 61.

<sup>6</sup> *Pourquoi nous sommes divisés* (Montréal, 1943), 6-7.

<sup>7</sup> *Histoire du Canada français*, 2: 333.

racé, d'un caractère tout d'une pièce et d'une conscience inflexible, l'homme brille et s'impose par un talent oratoire insurpassé au Canada, talent admirablement servi par une intelligence robuste, lucide et par une culture comme on n'en possède guère dans le monde politique de son temps. Aussi puissant au parlement que devant les foules, sans rival dans le sarcasme et dans les hautes indignations, l'orateur offre un mélange de logicien et de fougueux à l'emporte-pièce, mais d'une fougue disciplinée, toujours aussi près de l'idée que de la passion <sup>8</sup>."

Si je cite cette appréciation enthousiaste, c'est pour signaler la fascination que Bourassa exerce sur Groulx. De toutes les influences que l'historien a subies, celle du fondateur du *Devoir* a été la plus puissante. Ses premiers écrits en portent très nettement la marque. Comment, par exemple, ne pas reconnaître l'écho de la voix du chef anti-impérialiste dans cette observation tirée d'un article que l'abbé Groulx publie en 1917: "Nos politiciens, depuis vingt ans, ont travaillé sans relâche à déprimer l'âme nationale en transposant à Londres le point d'appui de notre patriotisme et en faisant du Canada un état-serf de l'empire britannique <sup>9</sup>." Lorsqu'il anime, en 1922-1923, l'enquête sur "Notre avenir politique", le directeur de *l'Action française* part d'une hypothèse de Bourassa: l'ébranlement du Canada par les influences contraires de l'impérialisme britannique et de l'impérialisme américain. Il entrevoit l'indépendance du Canada français comme une conséquence de la dislocation du Canada, elle-même provoquée par la désintégration de l'empire britannique et les commotions brutales dont "les survivances ethniques" font peser la menace sur les États-Unis. Dans les conclusions qu'il apporte à cette enquête, le directeur cite encore "l'homme qui a porté sur nos problèmes le regard le plus vigoureux et le plus pénétrant"; celui-ci vient d'écrire: "La Confédération a vécu, en puissance. Durera-t-elle encore vingt ans ou trente ans, je l'ignore; mais elle doit se dissoudre un jour. En annexant cet immense territoire de l'Ouest où devait pénétrer l'influence

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, 338.

<sup>9</sup> *Revue d'histoire de l'Amérique française*, XXI, no 3a (1967): 672.

américaine, les pères de la Confédération ont fait une erreur capitale. Ils ont mis le poison dans le berceau de l'enfant <sup>10</sup>.”

Je ne peux ici que poser des jalons. Les rapports de Groulx et de Bourassa méritent une étude. Après un éloignement attribuable, sans doute, à l'évolution du fondateur du *Devoir* en même temps qu'à celle de l'historien, les deux hommes se rapprocheront durant la seconde guerre mondiale. Dans son *Histoire du Canada français*, Lionel Groulx consacre à Bourassa tout un chapitre, qui est un éloge. Si considérable soit-elle, cette influence n'est pas la seule que l'historien ait subie. Est-il nécessaire de préciser ici qu'accueillir des influences n'est pas un signe de faiblesse? Il se révélerait aussi malsain de se fermer à toute influence que de se confiner dans une maison dont les portes et les fenêtres ne s'ouvriraient jamais.

## II

Marqué par le milieu dans lequel il a grandi, par la réaction qui le dresse contre une oligarchie plus dure que forte et par le mouvement nationaliste qui suit, puis devance le panache de Bourassa, Lionel Groulx apparaît, ainsi qu'il est normal, comme un fils de son temps. Mais ce sera son destin singulier que de se hausser au-dessus de son époque. Son action et sa réflexion l'amèneront à établir quelques-unes des positions essentielles du Québec et du Canada français. Il y parviendra en redécouvrant la nécessité vitale qui domine depuis deux siècles la vie de la collectivité à laquelle il appartient: la résistance à l'assimilation.

La résistance à laquelle il convie ses compatriotes s'appuie sur l'histoire. On m'a souvent demandé s'il faut voir en lui un historien ou un homme d'action. Ma réponse est que seul un homme d'action pouvait pratiquer l'histoire comme il l'a fait et que seul un historien pouvait mener l'action qu'il a menée. Il existe plus d'une sorte d'historiens: il y a ceux qui veulent chercher pour savoir, ceux qui veulent savoir pour comprendre et ceux qui veulent comprendre pour transformer. Lionel Groulx a été de ces derniers. Il a écrit (et Monsieur Ramsay Cook a raison d'attacher de l'importance à ce texte): “L'Histoire,

---

<sup>10</sup> *Notre avenir politique*, 233-234.



oserais-je dire, et sans aucune intention de paradoxe, c'est ce qu'il y a de plus vivant ; le passé, c'est ce qu'il y a de plus présent." En s'exprimant ainsi, l'abbé Groulx n'a pas seulement rejoint, comme Monsieur Cook le pense, le sentiment "d'un distingué philosophe mexicain" ; il a abouti à la définition la plus juste et la plus féconde de l'histoire. On se rappelle que Marc Bloch — l'un des deux ou trois hommes qui ont le plus fait avancer la méthode historique au XX<sup>e</sup> siècle rejetait l'idée que le passé constitue l'objet de l'histoire. Il avait vu que c'est stériliser cette discipline et lui enlever son caractère scientifique, c'est-à-dire explicatif, que de l'enfermer dans la notion de passé. Ce qui fait, pour une meilleure compréhension de l'homme vivant en société, le seul intérêt du "passé", c'est qu'il se prolonge dans le présent.

Il serait oiseux d'employer beaucoup d'ingéniosité à dégager des abondants écrits de l'historien national la conception qu'il se fait de l'évolution du Québec et du Canada français. Le résumé le plus succinct de l'histoire de Groulx, c'est Groulx lui-même qui l'a établi. Après avoir rappelé que, de 1604 à 1760, le fait français a seul existé au Canada, il poursuit :

"Dès 1764, nous refusions de devenir des Anglais, dans l'empire britannique. Dix ans plus tard, l'Acte de Québec... consacrait, et nous savons avec quel éclat, cette volonté isolationniste. Consécration que le... parlement [impérial] renouvelait en 1791, par la formation du Bas et du Haut-Canada... Pendant un demi-siècle, le Bas-Canada continua de vivre sa vie comme province ou État distinct. En 1841, on tentait de revenir à la politique assimilatrice de 1764... Nous faisons bloc autour de LaFontaine comme, pendant vingt ans, nous l'avions fait autour de Papineau. En 1842, Bagot, puis le gouvernement impérial s'inclinaient de nouveau devant l'irréductible fait français... Dernière et plus solennelle consécration en 1867. La Confédération n'était pas possible sans le Québec, et nous refusions d'entrer dans la Confédération, sinon en qualité de province autonome. Province autonome, province française nous sommes redevenus. Une fois, deux fois, trois fois, quatre fois ! <sup>11</sup>"

---

<sup>11</sup> *Pourquoi nous sommes divisés, 16-17.*

Qu'est-ce que cela signifie? Que les recherches de l'historien s'ordonnent par rapport à l'existence, ou plutôt par rapport à la vie du groupe national canadien-français en tant que groupe, en tant que groupe national, en tant que groupe national distinct. On aura, par ailleurs, reconnu dans ce texte un texte de combat, et qui porte bien sa date de 1943, ainsi qu'en témoignent les allusions ironiques à "l'isolationnisme", signe dont étaient marquées les sorcières qu'on chassait en ce temps-là.

La réalité qui domine les préoccupations de Groulx est celle même de la vie. Ce qu'il admire chez "nos ancêtres", c'est ce qu'il appelle leur "irréductible résolution de vivre". "Vivre, s'écrie-t-il, malgré l'Iroquois, malgré l'Anglo-Américain. Vivre malgré la conquête anglaise, malgré les Craig, les Drummond, les Dalhousie, malgré les échafauds de Colborne; vivre malgré l'Angleterre de Durham, de Russell, de Sydenham, de Metcalfe; vivre malgré les lâchetés et trahisons de leurs politiciens, malgré leurs propres lâchetés et leurs propres trahisons; vivre... pour l'amour de la vie, de la liberté, de l'indépendance, pour ce qu'il y a de bienfaisant et de sacré dans la fidélité à son être, à son âme, à sa foi, à sa culture, à sa civilisation <sup>12</sup>." Là encore, un rapprochement s'impose, comme il y a un instant, entre Groulx et Bloch: c'est ce dernier qui rapporte avec admiration le mot devenu célèbre de Pirenne: "Je suis un historien. C'est pourquoi j'aime la vie <sup>13</sup>."

Nous saisissons ici la fidélité profonde et la profonde originalité de Lionel Groulx. Fidélité non à un passé, mais à une permanence. Originalité d'un esprit qui, se dégageant de confusions séculaires et de faiblesses intellectuelles dans lesquelles il faut bien voir, hélas! les conséquences d'une débilité généralisée, fonce droit sur l'essentiel et fait des conditions fondamentales de la vie d'un groupe humain l'objet de ses recherches, de ses réflexions et de son combat. De même que les techniques avancent plus vite en temps de guerre, de même, à l'occasion de ce long

---

<sup>12</sup> *Pour bâtir*, 88.

<sup>13</sup> Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien* (Paris, 1949), 13.

combat, la pensée de l'historien fait ses muscles, affine sa précision et perfectionne son efficacité.

Dans notre histoire — je veux dire dans celle que nous vivons comme dans celle que nous écrivons — le nœud de tous les débats est évidemment le fait capital de la Conquête. Dès le début de sa carrière, Lionel Groulx en a saisi le sens. La rédaction des *Lendemain de conquête* remonte à 1919. C'est dans ce livre qu'on lit: "À l'annonce de la défaite des Plaines d'Abraham, il y eut donc banquet et fête au château de Ferney. Sur un théâtre élégant, au bout d'une galerie, on joua le *Patriote insulaire*... Puis les lampes, les fusées s'éteignirent; quelques sarcasmes sur les Peaux-Rouges et sur les "arpents de neige" se perdirent, sans doute, dans la nuit. Et ce fut, sur la Nouvelle-France lointaine, la grande obscurité lourde qui dure encore <sup>14</sup>."

Il y avait de l'audace à présenter la Conquête comme une nuit dont nous n'avions pas atteint le bout. Mais, ce qui importe davantage, il y avait là aussi de la vigueur intellectuelle. L'abbé Groulx contredisait la longue et respectable tradition, illustrée avec autorité par les personnages les plus en vue, dont Mgr Plessis, voulant que la conquête eût été un "bienfait providentiel". Cette idée, il devait d'ailleurs en faire lui-même l'histoire et l'analyse dans une étude publiée en 1944 <sup>15</sup>. Il est ahurissant de songer qu'il y a à peine un quart de siècle, il n'était pas superflu de démontrer, avec toutes les précautions exigées par un sujet délicat, la fragilité d'une théorie aussi bizarre.

Cependant, en 1919, paraissait le premier volume du *Cours d'histoire du Canada* de Thomas Chapais. L'auteur commentait ainsi la défaite de la Nouvelle-France: "Nos destinées avaient fait un pas irrévocable. La Providence, qui gouverne les événements suivant de mystérieux desseins, avait décrété ce changement de souveraineté contre lequel nous ne pouvions nous insurger.<sup>16</sup>" Vue de l'Establishment, dira-t-on, et l'on n'aura pas tort. Olivar Asselin pourra écrire plaisamment, en 1923: "Pour Mon-

<sup>14</sup> *Lendemain de conquête* (Montréal, 1920), 50-51.

<sup>15</sup> *Notre maître le passé*, troisième série (Montréal, 1944), 125-164.

<sup>16</sup> *Cours d'histoire du Canada* (8 vol., Québec, 1919-1934), 1: 19.

sieur Chapais, [la Providence] se présente sous les traits d'un gentleman qui boit de l'ale, mange du rosbif, fait beaucoup de business — a great, a roaring business — et occupe ses loisirs de bon géant à affranchir les peuples, après les avoir taquinés un brin pour éprouver leur bon naturel<sup>17</sup>." Il n'en reste pas moins que le même Asselin et les fondateurs de la Ligue nationaliste avaient affirmé, au début de leur *Programme*, publié en 1903: "Il est raisonnable de croire que la Providence, en donnant le Canada à l'Angleterre, a voulu le familiariser, par la conquête, puis par l'usage des institutions parlementaires, avec la jouissance de la liberté<sup>18</sup>." Je prie qu'on le croie: je ne rappelle pas cela par pure méchanceté. Simplement, il faut comprendre qu'en donnant la Conquête pour ce qu'elle est, Lionel Groulx s'élevait contre une doctrine ancrée dans l'esprit d'une collectivité bien plus profondément atteinte qu'elle ne croyait par l'assimilation.

Il ne s'est pas contenté d'affirmer l'existence de sa nation. Il a convié ses compatriotes à organiser leur vie collective. Homme de son temps, il a le même point de départ que les contemporains de sa jeunesse et de sa maturité. En 1917, il arrive à "l'âge terrible" de quarante ans. Il publie alors dans l'*Action française* un article intitulé: "Ce cinquantenaire", que la *Revue d'histoire de l'Amérique française* a eu raison de reproduire en 1967, parce qu'il constitue un document révélateur sur l'homme et sur son époque. 1917 est une année de crise: au Canada, la majorité fait sentir rudement son poids tant par l'orientation décisive qu'elle imprime à sa politique extérieure que par le style qu'elle conserve à sa politique linguistique. Extrêmement sensible à cette crise, l'abbé Groulx ne la perçoit ni dans une situation historique ni dans les institutions nées de cette situation; il la découvre seulement dans les hommes, et même dans quelques hommes: dans les "agressions" qu'il dénonce, il ne voit que "le fait d'une poignée de fanatiques et d'une turbulence bien au-dessus de leur force réelle". Il s'écrie: "Ah! comment aimer son pays et ne pas éprouver un mouvement de douleur et de

---

<sup>17</sup> *L'Oeuvre de l'abbé Groulx* (Montréal, 1923), 63.

<sup>18</sup> *Histoire du Canada par les textes* (Montréal, 1952), 229.

colère devant toutes les bévues de ces petits hommes qui ont ruiné une grande espérance <sup>19</sup>!”

En 1922, il fait un pas de plus et pose en thèse que “partout où une collectivité humaine, consciente de sa vie et de son patrimoine moral, trouve un jour à trembler pour la possession ou l'intégrité de ses biens, dès lors un pressant instinct de conservation la pousse à mettre son patrimoine hors d'atteinte. D'elle-même, par une force plus puissante que sa volonté, elle s'arrache aux tutelles oppressives, elle cherche des conditions d'existence qui lui procurent la sécurité; elle s'organise en État <sup>20</sup>.” Sans doute, à cette position, l'historien apportera-t-il bientôt des nuances <sup>21</sup>. Vers 1930, il lui arrivera même d'exprimer, à l'égard d'une éventuelle “ingérence étatiste”, des vues assurément singulières <sup>22</sup>. Mais voici que la grande dépression économique se prolonge. Cette autre crise amène l'abbé Groulx à poser de nouveau le problème des institutions. En 1937, il préconise le renforcement des structures de l'État québécois: “Notre mal économique, déclare-t-il à des jeunes, notre mal social, maux si menaçants pour notre vie française, périls mortels, peut-on même dire, peuvent-ils être écartés, guéris, sans une action énergique de l'État, d'un État définitif et protecteur du droit et puissance de coordination ? Si nous sommes aujourd'hui un peuple si humilié, piétinant dans l'incohérence, ne serait-ce point principalement parce que, depuis 1867, notre politique aurait généralement manqué d'orientation nationale? Votre génération aura même à se demander si notre guérison, notre avenir restent possibles sans de profondes réformes institutionnelles <sup>23</sup>.”

Il n'a jamais tenu pour acquise la survie de sa nation. “Posons donc la question carrément, dit-il en 1953: sommes-nous

<sup>19</sup> *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XXI, no 3a (1967): 673.

<sup>20</sup> *Notre avenir politique*, 25.

<sup>21</sup> Voir, en particulier, *Enquête de l'Action française, Les Canadiens français et la Confédération canadienne* (Montréal, 1927), note liminaire, p. 1.

<sup>22</sup> *L'Enseignement français au Canada* (2 vol., Montréal, 1934-1935), 1: 296.

<sup>23</sup> *Faites-nous des hommes* (Montréal, 1938), 23.

si assurés de notre survivance <sup>24</sup>?” Pour vivre, précise-t-il la même année, il faut d’abord en faire le choix, “à la condition expresse . . . que le choix contienne tout ce qu’il implique loyalement: d’abord, et sans doute, la volonté résolue de vivre, mais encore la conquête franchement décidée des conditions essentielles de vie pour tout peuple <sup>25</sup>” . . . Cet homme, qui a été le guide d’une nation, ne pouvait pas manquer de voir l’importance des réalités politiques. Il l’a proclamé: “Nous avons un pouvoir politique. Gardons-le pour nous, entièrement pour nous . . . Sur-tout, ayons une politique <sup>26</sup>.” D’autre part, tout en accordant toujours un appui généreux aux mouvements nationalistes, il s’est constamment refusé à se lier à une formule politique, en quoi il a vu juste, puisque son rôle irremplaçable, son rôle historique consistait moins, de toute évidence, à pratiquer l’art du possible qu’à dégager son peuple des confusions traditionnelles qui l’aveuglaient et à le mettre en présence des exigences fondamentales de son destin.

\*  
\*     \*

L’inventeur de la prospective, Gaston Berger, a comparé notre civilisation à “une voiture qui roule de plus en plus vite sur une route inconnue lorsque la nuit est tombée. Il faut — concluait-il — que les phares portent de plus en plus loin si l’on veut éviter la catastrophe.” Cette comparaison est à retenir. Lionel Groulx aura été un de ces phares puissants dont la lumière éclaire notre cheminement présent et aussi — l’expression est de lui — les chemins de l’avenir. Nous avons eu besoin de cette lumière. Nous en avons, nous en aurons encore besoin. C’est dire combien nous devons garder le contact avec son œuvre.

Son œuvre, il peut exister deux moyens de la rendre stérile. Le premier serait de la négliger: enfermés dans une bibliothèque bien close, ses livres, comme tous ceux qu’on n’ouvre plus, ne pourraient que nous tourner le dos. Le second moyen serait aussi

<sup>24</sup> *Pour bâtir*, 142.

<sup>25</sup> *Ibid.*, 89.

<sup>26</sup> *Pourquoi nous sommes divisés*, 37.

efficace que le premier: il consisterait à réduire cette œuvre en formules figées, coupées de la vie, isolées de la recherche. "On suit ceux qui marchent", disait Péguy. On a suivi Lionel Groulx parce qu'il a eu la force d'avancer. Ce serait l'abandonner que de nous immobiliser là où, après avoir marché plus loin que tout autre, il a dû, à la fin, lui aussi, s'arrêter.

De son vivant, il a été disponible. Il importe que son œuvre toujours vivante, toute son œuvre, nous devienne et nous demeure disponible. L'homme est maintenant entré dans son éternité. Désormais, il est au-delà des hommages, au-delà des ingratitude. Nous l'avons perdu une première fois quand la mort nous l'a enlevé. Nous ne le perdrons pas une seconde fois par l'oubli.

GUY FRÉGAULT

*président de  
l'Institut d'Histoire de  
l'Amérique française*